

SALLE DES CONCERTS – CITÉ DE LA MUSIQUE

DIMANCHE 2 NOVEMBRE 2025 – 18H

Paris Mozart Orchestra Claire Gibault



CITÉ DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE
DE PARIS

Programme

Claude Debussy

Six Épigraphes antiques

(orchestration de Jean-Claude Petit)

En introduction de chaque mouvement, extraits des *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs

Silvia Colasanti

Orfeo

D'après les livres X et XI des *Métamorphoses* d'Ovide

ENTRACTE

Franz Schubert

Quatuor à cordes n° 14 « La Jeune Fille et la Mort »

(orchestration de Gustav Mahler)

Paris Mozart Orchestra

Claire Gibault, direction

Suliane Brahim, sociétaire de la Comédie-Française, récitante

Amélie Royer, plasticienne

FIN DU CONCERT VERS 20H.

Textes et livret p. 14

AVANT LE CONCERT

16h30. Rencontre : Claire Gibault et ses invités

Amphithéâtre – Cité de la musique

Les œuvres

Claude Debussy (1862-1918)

Six Épigraphes antiques – orchestration de Jean-Claude Petit

1. Pour invoquer Pan, dieu du vent d'été
2. Pour un tombeau sans nom
3. Pour que la nuit soit propice
4. Pour la danseuse aux crotales
5. Pour l'Égyptienne
6. Pour remercier la pluie au matin

Composition : juillet 1914-1915.

Création : le 2 novembre 1916, à Genève, par Marie Panthès et Roger Steimetz.

Orchestration pour ensemble instrumental : en 2014, par Jean-Claude Petit.

Textes : en introduction de chaque mouvement, extraits des *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs.

Effectif : récitante – hautbois, clarinette, basson – cor – percussions – cordes.

Durée : environ 25 minutes.

Au cours de l'été 1914, Claude Debussy termine un cycle de miniatures pour piano à quatre mains. Les *Six Épigraphes antiques* ne sont pas totalement nouvelles, puisqu'une grande part de leur matériau provient des *Chansons de Bilitis*. Celles-ci avaient accompagné l'unique représentation d'un spectacle de Pierre Louÿs, en 1901. Treize ans plus tard, en l'absence de reprise, Debussy revoit sa composition. D'autant plus qu'il souffre d'un manque d'inspiration chronique, comme en témoigne une lettre adressée à son ami Godet au temps des *Épigraphes* : « *Je me perds, je me sens affreusement diminué ! Ah ! Le "magicien" que vous aimiez en moi, où est-il ? Ça n'est plus qu'un faiseur de tours morose.* »

En 2014, le Paris Mozart Orchestra commande une relecture des *Six Épigraphes antiques* au compositeur Jean-Claude Petit. Son instrumentation légère et inventive souligne la structure composite des miniatures et sublime le style « improvisé » de Debussy. Relevons le violon qui, *a cappella*, évoque Pan jouant de sa syrinx (n° 1) et les incantations du hautbois, déclinées dans la singulière gamme par tons (n° 2) ou dans la volupté des chromatismes

(n° 5). Les titres des pièces, épigraphes imaginaires, renvoient à une Antiquité chimérique. Le langage moderne de Debussy restitue l'archaïsme par une écriture diatonique recourant à la modalité. Des images oniriques affluent au gré des pages : les songeries bucoliques du dieu Pan (n° 1), l'atmosphère lugubre d'un tombeau (n° 2), les danses lascives (n° 4 et 5) ou la monotonie de la pluie (n° 6).

Silvia Colasanti (née en 1975)

Orfeo

Flebile queritur lyra [La lyre se lamente]

Mélologue pour récitante et ensemble instrumental

Composition : 2009.

Création : le 10 novembre 2009, à Rome, par Maddalena Crippa (récitante) et l'Ensemble Nuovo Contrappunto, sous la direction de Mario Ancillotti.

Livret : d'après Ovide, *Métamorphoses*, livres X et XI.

Traduction française : Myriam Tanant.

Projection : Amélie Royer.

Effectif : récitante – hautbois, clarinette, basson – cor – percussions – cordes.

Durée : environ 35 minutes.

Cette peinture accompagne une traversée des enfers, une quête tragique dans les profondeurs des mondes souterrains. Cet espace se présente comme un seuil : à l'image d'Orphée, nous sommes confrontés à l'obscurité, à cet abîme silencieux qui nous arrache Eurydice.

Amélie Royer, plasticienne

S'il ne fallait retenir qu'un seul mythe de l'histoire de la musique, ce serait assurément celui d'Orphée. Après Monteverdi, Gluck, Offenbach ou Dusapin, Silvia Colasanti apporte sa contribution. Elle choisit pour ce faire le genre rare du mélologue, qui induit une récitation soigneusement intriquée à la partition. Le texte puise aux sources antiques, puisqu'il est conçu d'après les *Métamorphoses* d'Ovide. Il retrace l'histoire du musicien Orphée,

descendu aux Enfers pour y perdre une seconde fois son Eurydice, puis sauvagement assassiné par les Ménades.

Silvia Colasanti revisite le procédé du figuralisme à travers un langage atonal. Sa partition suit l'épopée pas-à-pas, esquissant des images ou exprimant par la musique ce qui ne peut être dit par les mots. Elle s'ouvre sur un tutti discordant annonciateur de mauvais présages. Les ressources orchestrales sont mises au service du texte : les glissés de cordes suggèrent des rafales lugubres, un coup de tam-tam figure la mort soudaine d'Eurydice. L'un des défis que le mythe adresse aux musiciens est de restituer le pouvoir du chant d'Orphée. Colasanti s'y confronte à deux reprises. Pour l'invocation du poète face aux divinités infernales, elle crée un miroitement de pizzicati (la lyre) greffé à des tenues irisées (la voix). Après l'épisode des Enfers, Orphée se dédie à son art et charme tant les pierres que les animaux sauvages. Chez Colasanti, la tristesse inextinguible du héros perdure dans les solos de violon. Il n'y a guère que les Ménades pour demeurer insensibles à cette déploration. Leur irruption est un nouveau sommet de la partition. Le fracas frénétique de l'orchestre s'évanouit avec la mort d'Orphée, dont l'ombre apaisée retrouve celle d'Eurydice.

Franz Schubert (1797-1828)

Quatuor n° 14 en ré mineur D 810 « La Jeune Fille et la Mort » –
orchestration de Gustav Mahler

1. Allegro
2. Andante con moto
3. Scherzo. Allegro molto – Trio
4. Presto

Composition : mars 1824.

Création : le 1^{er} février 1826.

Arrangement pour orchestre à cordes : Gustav Mahler (1860-1911),
achevé par David Matthews et Donald Mitchell en 1984.

Durée : environ 40 minutes.

Deux éléments fondateurs, le lied et la mort, couvent sous les mélodies funestes du *Quatuor à cordes n° 14*. Près d'un siècle après Franz Schubert, ces éléments s'interpénètrent avec une sombre acuité dans le corpus de Gustav Mahler. Pour son orchestre de l'Opéra de Vienne, celui-ci transcrit des œuvres chambristes telles que le *Quatuor* de Schubert. L'arrangement, laissé inachevé, ne prendra corps qu'en 1984, grâce aux travaux de David Matthews et Donald Mitchell.

Cette genèse segmentée s'éprouve dans la fidélité envers l'original. La transcription s'adresse uniquement aux cordes et la répartition des voix reste identique à celle du quatuor. C'est à peine si un violon solo se libère parfois de la masse. En revanche, l'usage de contrebasses induit une extension vers les graves, tandis que la multiplication des instruments exacerbe le pathos schubertien.

Le *Quatuor à cordes n° 14* est l'un des morceaux les plus aboutis de Schubert. La conscience de la mort traverse l'œuvre de part en part. La tonalité de *ré mineur* ainsi que le signal rythmique initial sont symboliquement associés au répertoire funèbre. Le sentiment d'urgence du premier mouvement annonce la tarentelle cauchemardesque du *presto* final, quand l'agressif *scherzo* abrite en son sein une réminiscence du deuxième mouvement. C'est en celui-ci que se trouve la clef du surnom attribué au quatuor. *La Jeune Fille et la Mort* est le titre d'un lied de Schubert, dans lequel le poème conte la terreur d'une jeune femme face à la Mort qui l'emporte. L'*andante con moto* soumet la strophe de la Mort à cinq variations, achevées dans le mode majeur de l'acceptation. Au cours du *presto*, Schubert cite également le chant enjôleur du Roi des Aulnes, tiré de son célèbre lied de 1815. Le *Quatuor n° 14* tisse ainsi des liens entre le passé et le présent de Schubert, et témoigne d'une permanence de l'angoisse existentielle comme composante de son esthétique. Une sensibilité que partagera Mahler, par-delà les décennies qui séparent les deux compositeurs.

Louise Boisselier

Les compositeurs

Claude Debussy

En 1873, Claude Debussy, alors âgé de 11 ans, entre au conservatoire, où il restera jusqu'en 1884. En 1879, il devient pianiste accompagnateur de madame von Meck, célèbre mécène russe, et parcourt durant deux étés l'Europe en sa compagnie. Il obtient le Prix de Rome en 1884, mais son séjour à la villa Médicis l'ennuie. À son retour anticipé à Paris, il noue des amitiés avec des poètes et s'intéresse à l'ésotérisme et à l'occultisme. Il met en musique Verlaine, Baudelaire, et lit Schopenhauer. Soucieux de sa liberté, il se tiendra toujours à l'écart des institutions et gardera ses distances avec le milieu musical. En 1890, il rencontre Mallarmé, qui lui demande une musique de scène pour son poème *L'Après-midi d'un faune*. De ce projet qui n'aboutira pas demeure le fameux *Prélude*. En 1893, Debussy assiste à une représentation de *Pelléas et Mélisande*, qu'il mettra en musique avec l'accord de l'auteur, Maurice Maeterlinck. Grâce à sa notoriété de compositeur en France et à l'étranger,

et aussi par son mariage avec la cantatrice Emma Bardac en 1904, Debussy connaît enfin l'aisance financière. À partir de 1901, il exerce une activité de critique musical, faisant preuve d'un exceptionnel discernement dans des textes à la fois ironiques et ouverts, regroupés sous le titre *Monsieur Croche antidilettante et autres écrits*. À partir de 1908, il pratique occasionnellement la direction d'orchestre pour diriger ses œuvres, dont il suit les représentations à travers l'Europe. Se passant désormais plus volontiers de supports textuels, il se tourne vers la composition pour le piano (*Estampes*, les deux cahiers d'*Images*, les deux cahiers de *Préludes*) et pour l'orchestre (*La Mer*, *Images*). Les dernières années de sa vie, assombries par la guerre et une grave maladie, ouvrent cependant de nouvelles perspectives, vers un langage musical plus abstrait avec *Jeux* (1913) et *Études pour piano* (1915), ou vers un classicisme français renouvelé dans les *Sonates* (1915-17). Debussy meurt le 25 mars 1918.

Silvia Colasanti

Née à Rome, Silvia Colasanti étudie au Conservatoire Sainte-Cécile et à l'Académie nationale Sainte-Cécile. Ses œuvres sont jouées dans les plus grandes salles de concert du monde. Sa collaboration avec de grands

interprètes de la musique de notre temps – Vladimir Jurowski, Yuri Bashmet, Salvatore Accardo, David Geringas, Natalie Dessay, Massimo Quarta, Enrico Bronzi – a une grande importance dans la construction de sa poétique,

nourrie de sa passion pour le son, le lyrisme et la diversité des registres. Pour le théâtre musical, elle a écrit *Orfeo. Flebile queritur lyra* (mise en scène de Maddalena Crippa), *L'Angelo del Liponard. Un delirio amoroso* (Sandro Lombardi), *Faust. Tragedia soggettiva in musica*, sur un texte de Fernando Pessoa (commande et mise en scène de l'Accademia Chigiana, interprété par Ferdinando Bruni et mis en scène par Francesco Frongia). *La Metamorfosi*, composé d'après le roman de Kafka et mis en scène par Pier Luigi Pier'Alli, est son premier opéra, commandé en 2012 par le Maggio Musicale Fiorentino. Sa collaboration avec Mariangela Gualtieri a commencé avec

Dal paese dei rami, un rite musical pour voix et ensemble (orchestre de la RAI). Elle fait ses débuts au Festival dei Due Mondi de Spoleto en 2016 avec *Tre Risvegli*, sur des textes de Patrizia Cavalli, mis en scène par Mario Martone, avec Alba Rohrwacher. Son œuvre *Le Imperdonabili*, inspirée de l'histoire d'Etty Hillesum, sur des textes de Guido Barbieri, mise en scène par Alessio Pizzech, est créée en 2017. En 2013, Silvia Colasanti remporte le prix du compositeur européen au Konzerthaus de Berlin. En 2017, elle est nommée *Ufficiale della Repubblica* par le président italien Sergio Mattarella. Ses œuvres sont publiées par Ricordi.

Franz Schubert

Né en 1797, Franz Schubert baigne dans la musique dès sa plus tendre enfance. En parallèle des premiers rudiments instrumentaux apportés par son père ou son frère, l'enfant reçoit l'enseignement du Kapellmeister de la ville. En 1808, il est admis sur concours dans la maîtrise de la chapelle impériale de Vienne : ces années d'études à l'austère Stadtkonvikt lui apportent une formation musicale solide. Dès 1812, il devient l'élève en composition et contrepoint de Salieri, alors directeur de la musique à la cour de Vienne. Les années qui suivent son départ du Stadtkonvikt, en 1813, sont d'une incroyable richesse du point de vue compositionnel : il accumule les œuvres, dont *Marguerite au rouet* et *Le Roi des Aulnes*. Après des œuvres comme le *Quintette pour piano*

et cordes « *La Truite* », son catalogue montre une forte propension à l'inachèvement. Du côté des *lieder*, il en résulte un recentrage sur les poètes romantiques, qui aboutit en 1823 à l'écriture, sur des textes de Wilhelm Müller, de *La Belle Meunière*, suivie en 1827 du *Voyage d'hiver*. En parallèle, il compose ses trois derniers quatuors à cordes (*Rosamunde*, *La Jeune Fille et la Mort* et le *Quatuor n° 9*), ses grandes sonates pour piano et la *Symphonie n° 9*. Ayant souffert de la syphilis et de son traitement au mercure, il meurt en novembre 1828, à l'âge de 31 ans. Il laisse un catalogue immense dont des pans entiers resteront totalement inconnus du public durant plusieurs décennies.

La plasticienne Amélie Royer

Artiste française née en 1998 à Caen, Amélie Royer vit et travaille à Strasbourg. Elle est diplômée de l'École Estienne en gravure et de la HEAR Strasbourg, atelier Peinture(s). En 2025, elle est récompensée par le premier prix Pierre David-Weill de l'Académie des beaux-arts avec une exposition au Pavillon Comtesse de Caen de l'Institut de France (Paris). Elle est également finaliste du prix Gravix 2024 (Fondation Taylor, Paris) et du prix Théophile Schuler 2024 (SAAMS, Strasbourg). En 2025, elle effectue une résidence en carte blanche à La Menuiserie (Picardie). Son travail a été montré à la Fabrikulture (Hégenheim), à 22 L'Galleux (Ivry-sur-Seine), à la MISHA (Strasbourg) et à la Fondation Taylor (Paris). Avec le collectif Bétonite, elle réalise les expositions *Cave of Doom* et *Le Puits du Dindon*, ainsi qu'une édition primée par le Prix unique du livre (Biennale internationale

de design graphique, Chaumont, 2024). Elle est actuellement lauréate d'un atelier au Bastion XIV, attribué par la ville de Strasbourg. Son travail s'articule autour d'une sensation : celle d'être immergée dans une ambiance jusqu'à s'y oublier. Elle part d'un constat : le malaise d'une jeunesse mélancolique, aliénée, qui l'amène à chercher des espaces de refuge dans les interstices tels que grottes, ruines, friches... S'y déploient d'importants témoins entropiques et un temps profond dans lequel résonne un silence hypnotisant, presque palpable. Elle éprouve, en ces lieux, une sensation proche de l'acte de création : l'espace de liberté et d'isolation s'apparente à celui de son support. Absorbée dans l'espace de l'image en construction, elle se réapproprie son temps. Ses œuvres sont autant d'invitations à faire une pause, contempler le vide.

Les interprètes

Suliane Brahim

Après des études à l'Institut national des langues et civilisations orientales (Inalco), Suliane Brahim intègre l'Ensatt en 1998, où elle forge son goût pour les grands textes en travaillant avec Thierry de Peretti, Philippe Adrien et François Orsini. En 2009, elle rejoint la troupe de la Comédie-Française, dont elle devient la 529^e sociétaire en 2016. Elle y fait ses débuts avec Élise dans *L'Avare* mis en scène par Catherine Hiegel, puis incarne Gennaro dans *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo (2014). Éric Ruf lui confie le rôle-titre de *Roméo et Juliette*, Ivo van Hove celui d'Électre/Oreste. Plus récemment, elle interprète des rôles marquants auprès de Guy Cassiers, avec Maria Timofeïevna Lébiadkina dans *Les Démon*s, puis le rôle-titre de *Bérénice*. Parallèlement au répertoire classique, Suliane Brahim explore les écritures contemporaines et s'illustre notamment dans *Le*

Bruit des os qui craquent de Suzanne Lebeau, *La Maladie de la famille M.* de Fausto Paravidino, *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras, ou encore *Nadia C.* de Lola Lafon par Chloé Dabert. Elle est aussi la Reine des neiges (mise en scène Johanna Boyé) et Doña Sept-Épées dans *Le Soulier de satin* de Claudel, à la Salle Richelieu, puis au Festival d'Avignon. En 2023, Galin Stoev lui confie Elena dans *Oncle Vanja* à l'Odéon. À la télévision, Suliane Brahim est connue pour son rôle de la major Laurène Weiss dans la série *Zone blanche* (2017-2019), puis incarne Louise dans *Mouche* (adaptation française de *Fleabag*) et Salomé dans *Les enfants sont rois* de Sébastien Marnier (2024). Au cinéma, elle tourne sous la direction de Gallien Guibert, Benjamin Guedj, Olivier Nakache et Éric Toledano, ainsi que Just Philippot.

Claire Gibault

Claire Gibault commence sa carrière à l'Opéra national de Lyon avant de devenir la première femme à diriger l'Orchestre de la Scala et les Berliner Philharmoniker. Directrice musicale de l'Atelier Lyrique et de la Maîtrise de l'Opéra de Lyon, puis de Musica per Roma, elle est l'assistante de Claudio Abbado à la Scala, à l'Opéra de Vienne et au Royal Opera House de Londres, avant de participer à ses côtés, en 2004, à

la création de l'Orchestra Mozart di Bologna. Régulièrement invitée par de prestigieuses institutions nationales et internationales, elle a dirigé ces dernières saisons des orchestres, tels que l'Orquesta Filarmónica de la UNAM (Mexico), l'Orchestre Verdi de Milan, l'Orchestra della Toscana, le Sinfonietta de Lausanne ou encore l'Orchestra Sinfonica Siciliana. En 2011, Claire Gibault crée le Paris Mozart Orchestra (PMO),

avec lequel elle donne une trentaine de concerts par an, tant dans des salles de concert prestigieuses qu'au sein d'écoles défavorisées ou de prisons. Aussi attachée à la création que passionnée par la transmission, elle collabore régulièrement avec des compositeurs contemporains tels que Graciane Finzi, Silvia Colasanti, Fabio Vacchi, Edith Canat de Chizy, Alexandra Grimal, Orlando Bass et Fiona Monbet, et donne des master-classes de direction d'orchestre en France et à l'étranger. Elle est également cofondatrice et

codirectrice de La Maestra, concours international et académie pour cheffes d'orchestre, dont la quatrième édition aura lieu du 23 au 28 février 2026 à la Philharmonie de Paris. En 2023, Claire Gibault figure parmi les 40 femmes Forbes France de l'année et remporte le premier prix des Chaumet Echo Culture Awards récompensant des projets engagés portés par des femmes. Elle est par ailleurs officier de la Légion d'honneur et commandeur des Arts et des Lettres.

Paris Mozart Orchestra

Fondé en 2011 par la cheffe d'orchestre Claire Gibault, le Paris Mozart Orchestra (PMO) est un collectif artistique engagé, audacieux et solidaire. Avec des programmes musicaux exigeants et innovants, il défend musique classique, création contemporaine et décloisonnement des arts dans un esprit d'ouverture et de partage. Attentifs à tous les publics, explorateurs de nouveaux horizons, nous sommes orchestre *autrement*. Se produisant dans des salles et festivals prestigieux à travers le monde (Philharmonie de Paris – Cité de la Musique, Concertgebouw d'Amsterdam, Festival Cervantino au Mexique, La Folle Journée de Nantes, Festival Berlioz, Festival Messiaen au Pays de la Meije...), le PMO consacre également une grande partie de son activité à des projets

éducatifs et solidaires, notamment à travers Orchestre Au Bahut (OAB), dispositif d'éducation artistique et culturelle, lauréat 2016 de « La France s'engage ». Par ailleurs, le PMO s'engage en faveur de la parité dans la musique classique : avec la Philharmonie de Paris, il est cofondateur et co-organisateur de La Maestra, concours international et académie de cheffes d'orchestre, dont la quatrième édition se tiendra du 23 au 28 février 2026 à la Philharmonie de Paris. Dans ce cadre, le PMO participe à de nombreuses actions et concerts en faveur de la nouvelle génération de cheffes d'orchestre, en France et à l'international. Depuis octobre 2022, le PMO est installé en résidence à Bourges dans le cadre de « Bourges, capitale européenne de la culture 2028 ».

Violons I

Éric Lacrouts
Anne-Lise Durantel
Claire Gabillet
Clara Danchin
Sonja Alisinani
Léa Valentin

Violons II

Mattia Sanguineti
Cécile Galy
Jean-Baptiste Courtin
Clémence Labarrière
Bertrand Kulik

Altos

Sébastien Lévy
Marie Lèbre
François Martigné
Benjamin Fabre

Violoncelles

Damien Ventula
Sarah Jacob
Zoé Saubat

Contrebasses

Odile Simon
Chloé Paté

Hautbois

Bastien Nouri

Clarinette

Carjez Gerretsen

Basson

Médéric Debacq

Cor

Camille Lebréquier

Percussions

Cécile Beune



Restaurant bistronomique

sur le rooftop de la Philharmonie de Paris

Une expérience signée Jean Nouvel & Thibaut Spiwack

***du mercredi au samedi
de 18h à 23h***

***et les soirs de concert
Happy Hour dès 17h***

Offrez-vous une parenthèse gourmande !

*Réservation conseillée :
restaurant-lenvol-philharmonie.fr ou via TheFork
Infos & réservations : 01 71 23 41 07*

L'ENVOL
imaginé par Thibaut Spiwack

Textes

Les Chansons de Bilitis

Chant pastoral

Il faut chanter un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été. Je garde mon troupeau et Sélénis le sien, à l'ombre ronde d'un olivier qui tremble.

Sélénis est couchée sur le pré. Elle se lève et court, ou cherche des cigales, ou cueille des fleurs avec des herbes, ou lave son visage dans l'eau fraîche du ruisseau. Moi, j'arrache la laine au dos blond des moutons pour en garnir ma quenouille, et je file. Les heures sont lentes. Un aigle passe dans le ciel.

L'ombre tourne : changeons de place la corbeille de figes et la jarre de lait. Il faut chanter un chant pastoral, invoquer Pan, dieu du vent d'été.

Le tombeau sans nom

Mnasidika m'ayant prise par la main me mena hors des portes de la ville, jusqu'à un petit champ inculte où il y avait une stèle de marbre. Et elle me dit : « Celle-ci fut l'amie de ma mère. »

Alors, je sentis un grand frisson, et sans cesser de lui tenir la main, je me penchai sur son épaule, afin de lire les quatre vers entre la coupe creuse et le serpent :
« Ce n'est pas la mort qui m'a enlevée, mais les Nymphes des fontaines. Je repose

ici sous une terre légère avec la chevelure coupée de Xantho. Qu'elle seule me pleure. Je ne dis pas mon nom. »

Longtemps nous sommes restées debout, et nous n'avons pas versé la libation. Car comment appeler une âme inconnue d'entre les foules de l'Hadès ?

Roses dans la nuit

Dès que la nuit monte au ciel, le monde est à nous, et aux dieux. Nous allons des champs à la source, des bois obscurs aux clairières, où nous mènent nos pieds nus. Les petites étoiles brillent assez pour les petites ombres que nous sommes. Quelquefois, sous les branches basses, nous trouvons des biches endormies. Mais plus charmant la nuit que toute autre chose, il est un lieu connu de nous seuls et qui nous attire à travers la forêt : un buisson de roses mystérieuses.

Car rien n'est divin sur la terre à l'égal du parfum des roses dans la nuit. Comment se fait-il qu'au temps où j'étais seule, je ne m'en sentais pas enivrée ?

La danseuse aux crotales

Tu attaches à tes mains légères tes crotales retentissants, Myrrhinidion ma chérie, et à peine nue hors de la robe, tu étires tes membres nerveux. Que tu es jolie, les bras

en l'air, les reins arqués et les seins rouges !
Tu commences : tes pieds l'un devant l'autre
se posent, hésitent, et glissent mollement.
Ton corps se plie comme une écharpe,
tu caresses ta peau qui frissonne, et
la volupté inonde tes longs yeux évanouis.
Tout à coup, tu claques des crotales !
Cambre-toi sur tes pieds dressés, secoue
les reins, lance les jambes et que tes mains
pleines de fracas appellent tous les désirs
en bande autour de ton corps tournoyant !
Nous, applaudissons à grands cris,
soit que, souriant sur l'épaule, tu agites
d'un frémissement ta croupe convulsive
et musclée, soit que tu ondules presque
étendue, au rythme de tes souvenirs.

Les courtisanes égyptiennes

Je suis allée avec Plango chez les
courtisanes égyptiennes, tout en haut de la
vieille ville. Elles ont des amphores de terre,
des plateaux de cuivre et des nattes jaunes
où elles s'accroupissent sans effort.
Leurs chambres sont silencieuses, sans
angles et sans encoignures, tant les couches
successives de chaux bleue ont émoussé
les chapiteaux et arrondi le pied des murs.
Elles se tiennent immobiles, les mains
posées sur les genoux. Quand elles offrent
la bouillie, elles murmurent : « Bonheur. »
Et quand on les remercie, elles disent :
« Grâce à toi. »

Elles comprennent le hellène et feignent
de le parler mal pour se rire de nous dans
leur langue ; mais nous, dent pour dent,
nous parlons lydien et elles s'inquiètent tout
à coup.

La pluie au matin

La nuit s'efface. Les étoiles s'éloignent. Voici
que les dernières courtisanes sont rentrées
avec les amants. Et moi, dans la pluie
du matin, j'écris ces vers sur le sable.
Les feuilles sont chargées d'eau brillante.
Des ruisseaux à travers les sentiers entraînent
la terre et les feuilles mortes. La pluie, goutte
à goutte, fait des trous dans ma chanson.
Oh ! que je suis triste et seule ici ! Les plus
jeunes ne me regardent pas ; les plus âgés
m'ont oubliée. C'est bien. Ils apprendront
mes vers, et les enfants de leurs enfants.
Voilà ce que ni Myrtalê, ni Thaïs, ni Glykéra
ne se diront, le jour où leurs belles joues
seront creuses. Ceux qui aimeront après moi
chanteront mes strophes ensemble.

Pierre Louÿs

Livret

Orfeo *Flebile queritur lyra*

De là, drapé dans son manteau doré,
Hyménée s'éloigna,
à travers l'éther infini, en direction de
la contrée des Ciconiens
où la voix d'Orphée l'appelait en vain.
Oui, en vain, car le dieu arriva sans paroles
solennelles,
sans joie sur son visage, sans heureux
présages.
La torche même qu'il tenait répandit
une fumée,
engendrant des larmes, et, il eut beau
l'agiter, jamais il n'en fit jaillir de flammes.
Funeste présage d'un triste événement :
tandis qu'elle se promenait,
à travers champs, en compagnie
d'une troupe de Naïades,
la jeune épouse mourut, piquée au talon
par un serpent.
Le poète du Rhodope la pleura longtemps
sous la voûte du ciel,
mais, pour connaître lui aussi le monde
des morts,
il osa descendre jusqu'au Styx par la porte
du Ténare :
il passa au milieu de foules irréelles,
d'ombres de défunts honorés
et arriva devant Perséphone et le maître
du lugubre royaume.
Au son de sa lyre, il entonna ce chant :

« Ô divinités qui vivez dans le monde
des Enfers,
où nous tous, mortels, descendrons un jour,
si vous le permettez, consentez à ce que
je dise la vérité, sans les détours
d'un langage artificieux : je ne suis pas
venu en ces lieux pour visiter
le ténébreux Tartare, ni pour enchaîner
les trois gorges,
hérissées de serpents, du monstre engendré
par Méduse.

Mon épouse est la cause de mon voyage :
une vipère qu'elle avait foulée du pied lui
injecta du venin dans tout le corps et la tua
à la fleur de l'âge.

J'aurais voulu pouvoir supporter, et je ne nie
point d'avoir tenté : Amour a triomphé !

Par ces lieux effrayants,
Par cet abîme immense, par les silences
de ce vaste royaume,
retissez, je vous prie, le destin trop vite
interrompu d'Eurydice !

Nous vous devons tout, et après un bref
séjour sur terre,
tôt ou tard, nous nous hâtons vers cet unique
séjour.

C'est ici que nous tendons tous ; ici est notre
dernière demeure, et ici,
sur les êtres humains, votre règne n'aura
jamais de fin.

Eurydice sera à vous quand elle aura,
jusqu'au bout, accompli

le chemin qui lui revient : je vous
la demande comme un gage et non
comme un don.
Si le destin me refuse pour elle une telle
grâce, soyez certains
que je resterai ici : vous jouirez de ma mort
avec la sienne. »

Tandis qu'il s'exprimait ainsi, accompagné
par le son de sa lyre,
les âmes exsangues pleuraient ; Tantale
cessa de poursuivre
l'eau fugitive, la roue d'Ixion s'arrêta
interdite,
les vautours ne rongèrent plus le foie
de Tityos, les petites-filles de Bélus
laissèrent leurs urnes et toi, Sisyphe,
tu t'assis sur ton rocher.
On dit que les larmes coulèrent pour
la première fois
sur les joues des Furies, émues par le chant.
Ni la reine ni le roi des abîmes
ne purent opposer un refus à une telle
prière,
ils appelèrent Euridyce. Elle se trouvait
parmi les ombres à peine arrivées,
et s'avança d'un pas que ralentissait
sa blessure.
Orphée du Rhodope la prit par la main et
reçut l'ordre
de ne pas regarder derrière lui, avant d'être
sorti
de ces vallées de l'Averne ; sinon, le don

serait vain.

Dans un profond silence, ils gravissent
un sentier
escarpé, sombre, immergé dans
un brouillard impénétrable.

Et ils n'étaient pas loin de la surface de
la Terre,
quand, dans la crainte qu'elle ne le suive
pas et impatient de la voir, l'amoureux
Orphée se retourna : (...) elle s'évanouit
dans l'Averne ;
elle chercha, bien sûr, en tendant les bras,
son étreinte et à l'étreindre,
mais elle ne saisit, hélas, rien d'autre que
l'air impalpable.

En mourant une seconde fois, elle n'eut
aucune parole de reproche à l'égard
d'Orphée
(de quoi aurait-elle dû se plaindre, si non
d'être aimée ?)
Elle lui adressa un dernier adieu, qui parvint
à peine à ses oreilles,
et elle retomba dans l'abîme d'où elle
montait.
Orphée demeura pétrifié devant la double
mort de son épouse,
comme celui qui vit avec effroi Cerbère
dont la tête du milieu portait des chaînes ;
sa terreur le quitta
avec sa forme première quand son corps fut
transformé en pierre. (...)

Orphée pria en vain Charon de le faire
passer une seconde fois : Le nocher refusa.
Pendant sept jours, il resta là
assis sur la rive, sans recevoir aucun don
de Cérès : douleur, angoisse et larmes
furent ses seuls aliments.

Puis, après avoir maudit la cruauté
des dieux de l'Averne,
il se retira sur les hauteurs du Rhodope et
sur l'Hémos battu par les vents.
Pour la troisième fois, le Titan avait mis
un terme à l'année, finissant dans le signe
aquatique des Poissons, et pendant tout
ce temps, Orphée n'avait pas
aimé d'autres femmes, peut-être à cause
de sa douleur, ou peut-être
parce qu'il en avait fait le vœu.
Nombreuses cependant furent les femmes
qui brûlèrent
de s'unir au poète, nombreuses aussi celles
qui eurent le chagrin d'être repoussées. (...)

Il y avait une colline, et au sommet de
la colline, un plateau découvert
que des pousses d'herbe rendaient
verdoyant.
Ce lieu n'était pas ombragé, mais quand
le divin poète
vint s'y asseoir et tira un accord de sa lyre,
l'ombre se répandit : l'arbre de la Chaonie
apparut,
ainsi que le bois des Héliades, le chêne,
et le laurier virginal,

le fragile coudrier, le frêne propre à faire
des javalots,
le sapin sans nœuds, l'yeuse courbée sous
le poids de ses glands,
le platane festif, l'érable aux diverses
nuances,
et avec les saules du bord des fleuves,
le lotus ami des eaux,
le buis toujours vert, les tendres tamaris,
le myrte à la double couleur, et le thym
aux baies bleues.

Vous vîntes aussi, lierres aux racines
enchevêtrées,
vignes couvertes de pampres, ormeaux
couverts de vignes,
et ornes, épicéas, arbousiers chargés
de fruits rougeoyants,
palmes sereines que l'on donne en prime
aux vainqueurs,
et le pin qui se dresse, la chevelure relevée,
la cime hérissée. (...)

À cette foule vint se joindre le cyprès qui
rappelle le sommeil éternel. (...)

Telle était la forêt qu'avait attirée Orphée,
qui y était assis au centre,
entouré par une multitude d'animaux
et d'oiseaux.
Quand, après avoir accordé sa lyre en
faisant vibrer les cordes sous son pouce,
et avoir entendu que les notes, même dans
la diversité de leurs sons,

produisaient des accords harmonieux,
il chanta ainsi :
« Ô Muse, ma mère, par Jupiter (tout
s'incline devant son règne)
fais commencer le chant que tu m'inspires !
J'ai déjà bien souvent célébré son pouvoir :
avec des accents plus solennels,
j'ai chanté les Géants
et la foudre victorieuse lancée sur les
champs de Phlégra.
Mais maintenant il me faut une lyre plus
légère : nous chantons les jeunes gens
aimés par les dieux et les jeunes filles qui,
bouleversées par des passions
interdites, furent châtiées pour leur luxure.
(...)

Tandis qu'avec ce chant, le poète de Thrace
enchantait les bois,
l'esprit des bêtes sauvages et attirait à lui
les pierres,
voici que les femmes des Ciconiens en
délire, la poitrine couverte
de peaux de bêtes, du haut d'un tertre,
aperçoivent Orphée
qui accompagnait son chant au son
des cordes.
Et l'une d'elles, secouant sa chevelure
dans la brise légère,
cria : « Le voici, le voici, celui qui nous
méprise ! » Et elle frappa de son thyrses
la bouche mélodieuse du chanfre d'Apollon,
mais le thyrses,

enveloppé de feuillage, le meurtrit à peine,
sans le blesser.
Une autre lance une pierre, mais celle-ci
encore à travers les airs
est vaincue par l'harmonie de la voix et
de la lyre,
et tombe devant ses pieds, comme si elle
implorait pardon
pour cette audace forcenée. Mais
désormais un déchaînement guerrier éclate,
se répand avec frénésie et partout règne
une fureur insensée.

Le chant aurait dû calmer les armes, mais
la clameur retentissante, les flûtes de Phrygie
mêlées aux sons graves des cors,
les tambourins, les cris et les hurlements
des Bacchantes
couvrirent le son de la cithare. Et à la fin
les pierres
se teignirent du sang du poète, que l'on
entendait plus.
D'abord les Ménades massacrèrent
tous les nombreux oiseaux, encore sous
le charme d'Orphée,
et les serpents, et les bêtes sauvages qui
étaient le témoignage de son triomphe.
Puis les mains ensanglantées, elles, se
tournèrent vers lui,
en se regroupant comme des oiseaux qui
aperçoivent un rapace nocturne
désorienté par la lumière ; et le poète
semblait être le cerf

condamné à mourir au petit matin dans l'arène, proie des chiens qui l'assaillent sur le champ. Dans leur assaut, elles lancent contre lui leurs thyrses, des rejetons de feuilles non faits pour cet office. Certaines lancent des mottes de terre, d'autres des branches arrachées aux arbres, d'autres encore des pierres.

Ces forcenées (...) se précipitèrent pour achever le poète, qui, en tendant les bras, pour la première fois, parlait au vent et n'enchantait plus rien avec sa voix :
comme des criminelles, elles le massacrèrent, et par cette bouche, ô Jupiter, entendue par les pierres et comprise par les sens des fauves, dans un ultime soupir, son âme s'exhala dans le vent.
Affligés, les oiseaux te pleurèrent, Orphée, et te pleurèrent les bêtes sauvages, les rochers immobiles et les forêts qui si souvent suivaient tes chants :
sans feuilles, dénudés, la chevelure rasée, les arbres se mirent en deuil ; et l'on dit aussi que les fleuves s'accrurent à force de pleurer, et que les Naïades et les Dryades endossèrent des manteaux voilés de noir, et laissèrent flotter leurs cheveux.

Dispersés çà et là, gisent les membres du poète : fleuve de l'Hèbre, tu accueillis sa tête et sa lyre ; un prodige s'accomplit : emportés au milieu du courant, la lyre, je ne sais comment, fait entendre une légère plainte, la langue inanimée murmure un gémissement plaintif et les rives y répondent par de plaintifs échos. (...) L'ombre d'Orphée descend sous la terre, et il reconnaît tous les lieux qu'il avait vus auparavant ; puis, la cherchant dans les champs qu'habitent les âmes pieuses, il retrouve Euridyce et l'étreint passionnément.
Ici, ils se promènent maintenant ensemble : parfois l'un à côté de l'autre, parfois elle le guide et il la suit, parfois c'est Orphée qui la précède et, désormais sans avoir peur, il se retourne pour regarder son Eurydice.

Silvia Colasanti

Traduction Myriam Tanant

PHILHARMONIE **LIVE**

LA PLATEFORME DE STREAMING
DE LA PHILHARMONIE DE PARIS



Photo : Axa du Parc, l'Adresse ce que vous faites

Les concerts de la Philharmonie de Paris en direct et en différé.

Une soixantaine de nouveaux concerts chaque saison, dans tous les genres musicaux.

Des conférences, des interviews d'artistes, des dossiers thématiques,
des créations vidéo, des podcasts...

PHILHARMONIEDEPARIS.FR/LIVE

GRATUIT ET EN HD



MUSÉE DE LA MUSIQUE
PHILHARMONIE DE PARIS



Centre Pompidou



KANDINSKY

LA MUSIQUE DES COULEURS

EXPOSITION | PHILHARMONIE DE PARIS
15.10.25 ▶ 01.02.26



LE FIGARO

Beaux Arts

arte



Télérama



LA CITÉ DE LA MUSIQUE - PHILHARMONIE DE PARIS REMERCIÉ SES PRINCIPAUX PARTENAIRES

avec le généreux soutien d'
Aline Foriel-Destezet



**Fondation
Bettencourt
Schueller**

**EURO
GROUP
CONS
LING**
MECÈNE PRINCIPAL
DE L'ORCHESTRE DE PARIS



**FONDATION
GROUPE ADP**



– LE CERCLE DES GRANDS MÉCÈNES DE LA PHILHARMONIE –

et ses mécènes Fondateurs

Patricia Barbizet, Nishit et Farzana Mehta, Caroline et Alain Rauscher, Philippe Stroobant

– LA FONDATION PHILHARMONIE DE PARIS –

et sa présidente Caroline Guillaumin

– LES AMIS DE LA PHILHARMONIE –

et leur président Jean Bouquot

– LE CERCLE DE L'ORCHESTRE DE PARIS –

et son président Pierre Fleuriot

– LA FONDATION DU CERCLE DE L'ORCHESTRE DE PARIS –

et son président Pierre Fleuriot, sa fondatrice Tuulikki Janssen

– LE CERCLE MUSIQUE EN SCÈNE –

et sa présidente Aline Foriel-Destezet

– LE CERCLE DÉMOS –

et son président Nicolas Dufourcq

– LE FONDS DE DOTATION DÉMOS –

et sa présidente Isabelle Mommessin-Berger

– LE FONDS PHILHARMONIE POUR LES MUSIQUES ACTUELLES –

et son président Xavier Marin

PHILHARMONIE DE PARIS

+33 (0)1 44 84 44 84
221, AVENUE JEAN-JAURÈS - 75019 PARIS
PHILHARMONIEDEPARIS.FR



RETROUVEZ LES CONCERTS
SUR LIVE.PHILHARMONIEDEPARIS.FR



SUIVEZ-NOUS
SUR FACEBOOK ET INSTAGRAM

RESTAURANT LOUNGE L'ENVOI
(PHILHARMONIE - NIVEAU 6)

L'ATELIER CAFÉ
(PHILHARMONIE - REZ-DE-PARC)

LE CAFÉ DE LA MUSIQUE
(CITÉ DE LA MUSIQUE)

PARKING

Q-PARK (PHILHARMONIE)
185, BD SÉRURIER 75019 PARIS

Q-PARK (CITÉ DE LA MUSIQUE - LA VILLETTE)
221, AV. JEAN-JAURÈS 75019 PARIS

Q-PARK-RESA.FR

CE PROGRAMME EST IMPRIMÉ SUR UN PAPIER 100% RECYCLÉ
PAR UN IMPRIMEUR CERTIFIÉ FSC ET IMPRIM'VERT.

